



JULIO LE PARC Retour en pleine lumière

L'artiste phare de l'art cinétique parle avec lucidité de notre monde contemporain. Rencontre dans son atelier à Cachan, juste avant sa double actualité au Palais de Tokyo et au Grand Palais.

Comment réagissez-vous quand on vous présente comme un jeune artiste argentin à Paris, après cinquante ans d'exil ?

Je le vis très bien ! Je suis né en 1928 à Mendoza, en Argentine. Je suis venu à Paris en 1958. Depuis tout petit, on m'a appris à m'adapter aux différentes situations, profitant des favorables, faisant évoluer les mauvaises. Je profite de cette joie. Je ne veux pas faire une exposition qui magnifie une période et automatise un style. Je veux rester dans l'expérimentation, que l'ensemble de l'exposition soit comme une nouvelle œuvre.

Le public, aguerri aux installations de l'art contemporain, est-il plus réceptif aujourd'hui

à l'art cinétique et à l'expérience dans l'art ?

Le public a toujours la même capacité de voir, de comparer, d'apprécier, quels que soient les modes et les nouveaux moyens de communication apparus dans la société depuis les années 1960. Mais la nature humaine est la même que toujours. Si les choses présentées ne sont pas exigeantes, dominatrices, ne mettent pas le spectateur en position de soumission, la nature de l'homme peut s'exprimer.

Où voyez-vous de la soumission en art ?

L'art contemporain, qui s'est développé depuis les années 1960, est fondé sur la rareté, sur l'idée de futur où là seulement il sera compris. On fait

COURANTS D'ART

Le Centre Pompidou, maison des artistes



Kader Attia, «Ghost», 2007.

Quand les Amis du Centre Pompidou invitent au dîner de gala au sein des collections, les artistes sont là. Peintre voyageur entre Monaco, Doha et le Louvre, Yan Pei-Ming débarquait de Shanghai avec son éternel look de baroudeur. Les frères Bouroullec étaient venus dissociés (Ronan) pour arpenter une fois de plus les salles du design. Deux ans après My Way, qui avait décliné ses perles de verre étincelantes, Jean-Michel Othoniel était en bleu marine comme le jeune homme de la mai-

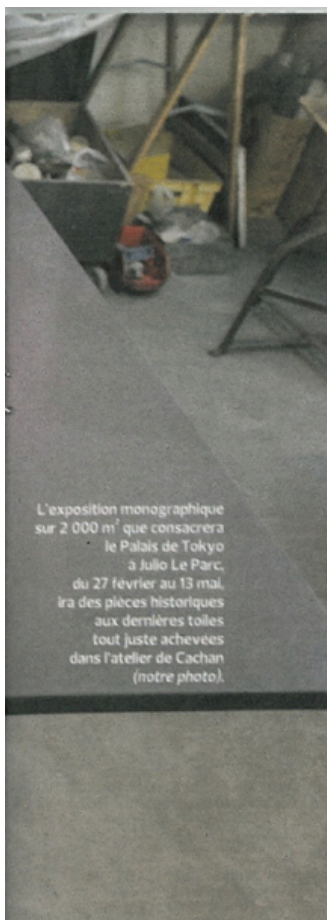
son. Costume léopard et écharpe mauve, Johan Creten, céramiste aux protubérances organiques et baroques, souriait. Moins conceptuelle que sa Douleur, Sophie Calle, robe bleue très fifties et lunettes papillon, déambulait entre les tables comme une Peggy Guggenheim excentrique, la cloche en sucre soufflé du dessert Potel & Chabot posé en diadème sur le chignon. Cheveux longs de Comanche et profil d'empereur, Kader Attia était en transit vers Berlin. Albanais secret qui représen-

te la France à la prochaine Biennale de Venise, Anri Sala était déjà bronzé. Suave *Vénus à la fourrure*, India Mahdavi avait ôté toute couleur de sa mise en blanc et brun. Bougon, monumental, Jean Nouvel pourfendait la foule. Soulages, Boltanski, Pistoletto, Fabrice Hyber, l'espèce ne semblait pas menacée. ■

FRUITS DE LA PASSION Dix ans d'acquisitions du PAC (Projet pour l'art contemporain), Centre Pompidou, jusqu'au 2 septembre 2013.



PAR VALÉRIE
DUPONCHELLE
VDUPONCHELLE@LEFIGARO.FR



L'exposition monographique sur 2 000 m² que consacrera le Palais de Tokyo à Julio Le Parc, du 27 février au 13 mai, ira des pièces historiques aux dernières toiles tout juste achevées dans l'atelier de Cachan (notre photo).

FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

SEMAINE DU MERCREDI 13 AU 19 FÉVRIER 2013

En solo ou en famille

Julio Le Parc sera l'homme du printemps. Le Palais de Tokyo lui confie un grand espace de 2 000 m² - la Grande Verrière, la Travée, l'Alcôve et l'Alcôve du Midi - du 27 février au 13 mai. Pas une rétrospective, une exposition monographique intensément visuelle qui ira des pièces historiques aux dernières toiles tout juste achevées dans l'atelier de Cachan. Pour ce portrait in situ du précurseur de l'art cinétique et de l'Op Art, seront reproduites à une échelle spectaculaire ses fameuses œuvres de lumière, souligne la commissaire Daria de Beauvais. Par exemple, son *Continuel lumière cylindre* (1962), qui fait 2 m de diamètre à l'origine, mesurera quelque 6 m de diamètre au Palais de Tokyo. Des mobiles sont réalisés spécialement en Argentine pour ce rendez-vous changeant qui entend garder la poésie du hasard. Julio Le Parc est l'artiste des

expériences : grâce au rhodoïd métallisé miroir et aux plaques courbes réfléchissantes, les images formées sont liées au déplacement du spectateur dont le mouvement accélère le changement. L'œil du spectateur est pris dans des suites de motifs noirs et blancs et de miroirs. Un grand *Déplacement* couvrira le mur d'entrée dans l'exposition de son réel effet cinétique. Le lieu même qu'est le Palais de Tokyo avec son parfum de friche urbaine lui est prédestiné. La scénographie originale jouera sur des alternances de zones obscures et lumineuses, avec des œuvres flottant dans l'espace : une expérience sensorielle alliant lumière, énergie et mouvement. Du 10 avril au 22 juillet au Grand Palais, Serge Lemoine le résituera avec « Dynamo ! » dans « Un siècle de lumière et de mouvement dans l'art, 1913-2013 ». Moteur ? ■

V.D.

référence au décalage entre les impressionnistes et leur appréciation tardive en France. Même cercle pour les cubistes. L'art tel qu'il est conçu en général dans l'actualité continue à avoir les mêmes ressorts. Dans la production actuelle, beaucoup reste incompréhensible au spectateur si l'artiste ou son entourage n'explique pas ce que l'on voit. C'est déjà une première exigence qu'obliger le public à lire les textes sur les murs et les catalogues ensuite. Pour moi au contraire, le contact direct avec l'art est le principal. Est-ce de l'art parce que tout le monde reconnaît que c'est de l'art ?

Ou parce que l'artiste dit que c'est de l'art ? Galeries, critiques, tous se succèdent pour délivrer un cachet d'art. Le dernier étant celui qui achète et valorise l'œuvre.

N'est-ce pas la source de l'engouement du public pour les grandes expositions de peinture, Matisse, Hopper, Dali ?

Oui, sans doute. Mais c'est un mouvement rétrospectif. Peut-être aussi que, dans ces lieux publics que sont les musées, le public peut inventer davantage et réveiller son potentiel de réflexion inutilisé par tous ces codes de lecture. Avec mes amis du Groupe de recherche d'art visuel, dans les années 1960, notre idée était d'aller vers le spectateur de la manière la plus simple, la plus directe et la plus sensible, en coupant court à tout ce qui créait cette soumission du public vis-à-vis de l'art et de l'artiste et qui le maintenait, en fait, éloigné de la création.



PALEIS DE TOKYO
13, avenue du Président-Wilson (XVI^e)
TÉL. : 01 81 97 35 88
HORAIRE : 12h-minuit
tj sauf mardi
DU 27 février au 13 mai
CAT. : monographie chez Flammarion.

Art et argent, désormais même combat ?

Une grande partie de l'art contemporain est un produit financier, acheté d'ailleurs par des financiers qui détiennent le pouvoir d'achat déterminant. Un art sélectionné selon leurs codes propres qui rentre souvent ensuite dans des fonds d'investissement ou dans des circuits fermés. Un art élu par ceux-là même qui peuvent acheter des lieux pour l'exposer et ainsi convaincre du bien-fondé de leur choix. En faisant des placements sur l'art, tout est faussé. Il faut ensuite qu'il soit bon, à tout prix.

Quel que soit le système dominant, les artistes ne sont-ils pas toujours à contre-courant ?

Si, bien sûr. Je pense que beaucoup des artistes reconnus par l'actualité deviendront les pompiers du futur, comme leurs ancêtres du XIX^e siècle. Nous, nous n'attendions pas tout ce succès sonnant et trébuchant. Notre seul intérêt, c'était d'obtenir le temps libre pour créer. Rien ne sert d'avoir de grandes idées en tête. Si elles ne sortent pas des mains, elles restent de la théorie floue et froide. L'artiste prend l'habitude de ne rien faire en pensant qu'il peut tout faire. C'est l'éternel grand tableau que l'on va peindre demain.

Vos rencontres clés ?

La précision magnifique de Velasquez, quand j'étais adolescent à Buenos Aires, et la puissance visuelle immédiate de Victor Vasarely, que j'ai rencontré en 1958, dès mon arrivée à Paris.

PROPOS RECUEILLIS PAR V.D.

TOPSCOPE
LE CHIFFRE DE LA SEMAINE

3 600 000

VISITEURS AU MUSÉE D'ORSAY
EN 2012, SA MEILLEURE
FREQUENTATION DEPUIS 25 ANS.

À L'AFFICHE

Aristide Caillaud ♥♥♥♥

GALERIE SAMANTHA SELLEM

5, rue Jacques-Callot (VI^e)

TÉL. : 01 56 24 34 74

HORAIRE : du mar. au sam.
de 11 h à 13 h et de 14 h 30 à 19 h
JUSQU'AU 9 mars

Cet autodidacte a peint toute sa vie dans un geste spontané proche de l'art brut. Ne en 1902 à la campagne, dans l'ouest de la France, l'« artiste singulier » a laissé une œuvre forte, ésotérique et proche de la terre. Minutieusement, il dessine puis peint des animaux dans une nature fantasmée et grandiloquente. Ses toiles semblent brodées de fils. Dans la donation Cordier au Centre Pompidou figuraient de nombreuses peintures de Caillaud.

S. de S.

Design du XX^e ♥♥♥

GALERIE ALEXANDRE GUILLEMAIN

40, rue Mazarine (VI^e)

TÉL. : 06 71 23 14 79

HORAIRE : du mar. au ven. de 14 h à 19 h, sam. de 11 h à 13 h et de 15 h à 19 h

Une toute nouvelle galerie dédiée au mobilier des années 1940 et au début des années 1980. Comme ses confrères (François Laffanour, Guillaume de Casson, Pascal Cuisinier), Alexandre Guillemain débarque des Pucés de Saint-Ouen dans le pré carré des marchands de Saint-Germain. De belles pièces de Paulin, Prouvé, Colombo, Szekely tournent au gré des ventes.

S. de S.

Philippe Durand ♥♥♥

LAURENT GODIN

5, rue du Grenier-Saint-Lazare (III^e)

TÉL. : 01 42 71 10 66

HORAIRE : du mar. au sam.
de 11 h à 19 h **JUSQU'AU** 23 mars
Surtout connu pour ses portraits de villes, le photographe s'est promené dans une vallée verdoyante d'Auvergne, sur les rives de la Sioule où il capte avec son téléphone portable un embouteillage de canoës-kayaks. C'est plein de fraîcheur et de simplicité. Un peu plus loin, il nous raconte un autre périple. Il est allé à Dubaï pour tenter de percer la face cachée de cette capitale tonitruante du luxe. Sarcastique, parfois enfantin, le regard de Philippe Durand est toujours vif.

S. de S.